

« Redevenir une Eglise catéchuménale »

Pour Mgr Matthieu Rougé, évêque de Nanterre, le temps de la mission qui s'ouvre à nous est le plus heureux qui soit. Il oblige l'Eglise à être vraiment elle-même, tendue vers l'annonce de l'Évangile, se gardant de tomber dans les panneaux idéologiques. Propos recueillis par Samuel Pruvot

Quelles sont à vos yeux les nouveaux impératifs de la mission ?

Il me semble plus juste de parler de « nouvelles conditions » de la mission plutôt que de « nouveaux impératifs ». D'abord parce que le Seigneur s'adresse à nous par des appels et des promesses, des invitations au discernement et à la créativité dont il nous rend capables, plutôt que par des ordres. Ensuite parce que la mission confiée par Jésus à ses disciples n'a pas pris une ride : « Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (*Matthieu 28, 19-20*). La mission, hier comme aujourd'hui, passe par un déplacement (« allez »), une ouverture à l'universalité des cultures et des situations (« toutes les nations »), un horizon sacramentel (« baptisez »), une proclamation de l'amour trinitaire (« au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit »), en vue d'une transformation de vie dans la dynamique de la grâce reçue (« apprenez-leur à observer... »), dans la paix de se savoir constamment accompagnés par le Seigneur (« je suis avec vous »). L'époque contemporaine, marquée par la mondialisation, à la fois heureuse et problématique, et la coïncidence paradoxale de la liquéfaction et du durcissement de nos sociétés, donne un surcroît d'actualité à la prédication chrétienne : l'annonce de la communion la plus large possible avec le Dieu vivant (qu'appelle le meilleur de la mondialisation) fondée sur le roc qu'est Jésus-Christ (solide, doux et humble en même temps).

En quoi la violence grandissante de la société française impacte notre vision de l'évangélisation ?

Cette violence, qui déborde le cadre français, manifeste en creux la pertinence salvifique de la parole de Jésus : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (*Jean 14, 27*). Une conversion est sans cesse à accomplir pour ne pas s'imaginer défendre l'Évangile avec les armes « du monde » (au sens fort et critique de cette expression dans *l'Évangile selon saint Jean*). En enjoignant à

Pierre de remettre son « épée au fourreau » pendant sa Passion (*Jean* 18, 11), Jésus a disqualifié une fois pour toutes les stratégies – illusoires – de conquête des territoires et des cœurs par la violence, la violence des armes mais aussi celles des mots et des modes de communication qui peuvent être si destructeurs aujourd’hui. Dire cela, ce n’est pas faire l’éloge de la mollesse mais de la force véritable : « Heureux les doux, dit Jésus, car ils recevront la terre en héritage » (*Matthieu* 5, 5). Le Christ n’est certes pas venu apporter « la paix » superficielle à trop bon compte mais « le glaive » de sa Parole et du discernement qui ouvrent au salut et à la vie (cf. *Matthieu* 10, 34 et *Hébreux* 4, 12). Une des expressions de cette force authentique est la capacité à un dialogue à la fois ferme et respectueux comme celui – ô combien décisif et emblématique – de Jésus avec Pilate. A la double tentation de l’affrontement et de la lâcheté, nous avons à répondre, de manière évangélique et évangélisatrice, par le dialogue du salut, libre, audacieux, courageux et bienveillant. La lutte contre les abus et le combat pour le respect de tous, que je ne veux pas passer sous silence, s’inscrivent dans cette logique ecclésiale et missionnaire du refus de toute violence.

Comment les catholiques français peuvent-ils échapper aux clivages du monde à l’heure où ils entrent en minorité ?

Il ne faut pas se tromper sur ce que l’expression « entrer en minorité » veut dire. Certes, l’apparente unanimité catholique qui a régné en France pendant un certain nombre de siècles s’efface mais il faut se garder de succomber à la nostalgie ou au mythe d’un âge d’or du catholicisme français pleinement majoritaire qui n’a en fait jamais existé, en tout cas durablement. Il suffit de penser au délitement moral et spirituel de l’époque de la Fronde après les guerres de religion, et avant le grand renouveau du « siècle des âmes », ou aux profondes remises en cause de la période révolutionnaire. Par ailleurs, 76% des Français sont encore baptisés dans l’Eglise catholique : certes 42% seulement des 18-24 ans mais 91% des plus de 65 ans¹, ce qui ne doit conduire à aucune paresse ou autosatisfaction mais à la responsabilité missionnaire de faire redécouvrir à un grand nombre de nos compatriotes la grâce lumineuse de leur baptême. Quoi qu’il en soit, la mission de l’Eglise est profondément sacramentelle comme l’a remis en lumière le concile Vatican II d’une manière providentiellement éclairante pour notre époque. Il s’agit pour l’ensemble des baptisés d’être signes et moyens du salut sans rêver à un plein avènement du

¹ IFOP, mars 2025.

Royaume de Dieu à même l'histoire terrestre (ce qui conduirait à une nocive réduction politique de la foi chrétienne, tentation à laquelle beaucoup ont succombé à différentes époques). La question de notre vitalité missionnaire n'est donc pas d'abord quantitative mais qualitative : Quelle est la justesse et l'authenticité de notre témoignage ? Parvenons-nous à faire rayonner le plus largement possible la lumière du Christ lui-même ? Allons-nous à la rencontre de tous ceux à qui Dieu veut révéler son amour et son salut ? Prenons-nous les bons moyens de les accueillir ?

Comment accueillir le nouveau souffle missionnaire donné par les nouveaux baptisés adultes ?

L'afflux nouveau des catéchumènes et des confirmands adultes est un don de Dieu qui doit susciter et approfondir notre action de grâce (cf. *Colossiens* 3, 15), c'est-à-dire à la fois notre gratitude et une action qui réponde vraiment à la grâce de Dieu. Il est décisif que nous offrions à tous ceux qui frappent à la porte de nos communautés une initiation à la connaissance du Christ, à la vie spirituelle et à la vie chrétienne qui soit suffisamment riche et authentique, avec délicatesse mais sans démagogie, pour qu'ils en soient nourris durablement. Il est aussi important que l'entrée effective dans la participation à la vie ecclésiale ne soit pas renvoyée aux lendemains de l'initiation sacramentelle mais comprise et transmise comme une dimension intégrante de cette initiation. Nous avons à faire des progrès substantiels dans ces deux directions au moins. C'est pour cela que nous avons décidé, en Ile-de-France, de convoquer un « concile provincial », de la Pentecôte 2026 à la Pentecôte 2027, pour favoriser un travail largement synodal en vue d'un meilleur accueil et accompagnement des catéchumènes et des néophytes. Parfois, l'arrivée inattendue, nombreuse voire massive en certains endroits de catéchumènes suscite d'abord l'inquiétude des équipes paroissiales et diocésaines du catéchuménat : Comment faire face à ces nombreuses demandes ? Comment trouver et former des accompagnateurs suffisamment qualifiés ? Comme prendre soin spécifiquement des personnes fragiles ou blessées qui demandent le baptême ? Ces questions sont appelées à susciter de la créativité voire de véritables conversions dans nos manières de vivre la fraternité ecclésiale. J'ai été impressionné, par exemple, en découvrant récemment les fraternités catéchuménales mises en place à l'aumônerie des étudiants et à la cathédrale de Toulouse. Il y a sûrement beaucoup d'autres initiatives à découvrir et à mutualiser. Redevenir, comme dans l'Antiquité et dans les pays de mission, une Eglise notablement catéchuménale est une grâce à ne pas manquer.

Comment accompagner un renouveau du catholicisme français complexe et composite ?

La situation française actuelle constitue un appel très fort à cultiver l'esprit de communion. La communion et la mission sont comme la diastole et la systole de la vie ecclésiale, le rythme auquel doit battre le cœur de l'Eglise pour que tout son corps en soit vivifié. Sans ouverture missionnaire, pas de véritable communion (mais seulement un cercle fermé) ; sans communion, pas de fécondité missionnaire (mais seulement un zèle activiste). La communion et la mission ne sont d'ailleurs pas deux attitudes juxtaposées mais deux réalités intrinsèquement liées : ce que nous avons à annoncer et à offrir, c'est la communion vivante avec le Dieu communion trinitaire ; le Dieu communion est don mutuel du Père et du Fils dans l'Esprit qui brûle, et nous fait brûler, du désir de se donner à tous. Le visage du catholicisme français en recomposition ne pourra rayonner qu'au prix – heureux – de davantage de communion : entre baptisés et consacrés, entre laïcs et ministres ordonnés, à l'intérieur du ministère ordonné (entre diacres, évêques et prêtres), et surtout entre fidèles de toujours, néophytes et nouveaux confirmés, chrétiens venus des bouts du monde, fidèles plus traditionnels, chrétiens engagés avec une énergie nouvelle dans l'écologie intégrale ou la fraternité avec les plus pauvres. A ces cercles de communion, il faut ajouter l'importance d'un progrès effectif du dialogue œcuménique).

Quelle est le prix à payer du manque de communion ?

Se barricader dans quelque posture idéologique que ce soit, quelque *a priori* d'exclusion que ce soit, à la manière des revendications minoritaristes contemporaines, serait vraiment de l'ordre du péché, et du péché grave, du péché qui tue. Je dois dire qu'en dépit des tensions ici ou là, j'ai confiance en nos capacités de communion, à condition que nous recherchions l'unité par la profondeur. C'est mon bonheur d'évêque, et c'est le bonheur des prêtres, d'être témoins et serviteurs du surgissement lumineux de communion missionnaire dans le Christ.

En ces temps de métamorphose culturelle, comment les missionnaires peuvent-ils apprendre à conjuguer tradition et modernité ?

Pour eux-mêmes et pour le monde, les chrétiens sont appelés à échapper à la tentation symétrique de la fascination réactionnaire pour le passé (qui brise les ailes) ou naïve pour l'avenir (qui coupe les racines). Rien n'est plus vivant que

l'authentique tradition, qui est transmission dynamique d'âge en âge, mais davantage encore depuis le cœur de Dieu. Rien n'est plus moderne que le Christ lui-même qui a tout renouvelé par sa mort et sa résurrection, qui « [fait] toutes choses nouvelles », comme lui-même le proclame vers la fin du *Livre de l'Apocalypse* (21, 5). Nous n'avons pas à avoir peur de la modernité tant la nouveauté du Christ demeure à jamais pertinente et féconde. Nous avons à nous nourrir, sans peur de nous marginaliser, de l'authentique tradition, car elle constitue le véhicule de la nouveauté régénérante du Christ, pour un monde menacé plus que jamais de vieillissement et d'obsolescence (comme en témoignent par exemple l'enfermement dans les logiques de guerre ou la dénatalité).

Les nouvelles générations semblent moins dépendantes des conflits des aînés ?

J'ai l'impression que certains néophytes pressentent bien cela et devraient nous aider à échapper aux stériles affrontements de « sensibilités » qui nous font perdre tant de temps et d'énergie spirituelle et missionnaire. La manière dont le Pape Léon XIV, qui s'est présenté d'emblée comme « un disciple de saint Augustin », le saint patron s'il en est des chercheurs de Dieu, enracine ses premiers enseignements dans les écrits du grand évêque d'Hippone au V^{ème} siècle, touchant profondément et largement nos contemporains par la paix dont il rayonne, a beaucoup à nous enseigner. De nombreuses réalités pourraient nous effrayer dans le monde contemporain et la situation contemporaine de l'Eglise mais nous sommes appelés en notre temps à la redécouverte et au témoignage joyeux de la fécondité toujours nouvelle, inédite, inouïe, de la lumière du Christ et de la force de l'Esprit.